L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 26 SEPTEMBRE 1853.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Comp.
Éditeurs-Propriétaires :
G. F. WEISSE. N. DUPOUR.
DUVERGER. S. MARNY.
37, Ch. NEW ST CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS :
LUNDI MATIN, 26 SEPTEMBRE.

POUR LE CONGRÈS.
DEUXIÈME DISTRICT.
T. G. HUNT.

Trésorier d'État :
J. N. MAWTHORN, de la Nouvelle-Orléans.

Auditeur des Comptes Publics
JOHN M. King, de Landry.

Surintendant des Écoles Publiques
A. H. LAMON, de Saint-Pierre-Range.

LE PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS.

Il y a à peine deux mois que M. Pierce occupe le fauteuil présidentiel et déjà le vide se fait autour de lui. L'école du sud, beaucoup de canons qui scient son avènement ne pouvoir semble retentir encore, et voilà que ses amis les plus dévoués, ses défenseurs les plus éloquents s'éloignent peu à peu de lui et le laissent pour ainsi dire seul en présence du peuple qui l'a élu. Il est vrai que les journaux qui ont pris à tâche d'applaudir quand-même à nouvelle administration, commencent de plus belle à chanter ses louanges, mais les hommes désintéressés qui se tiennent en dehors des partis et qui dans la politique ne voient que des principes, les champions de la vraie démocratie qui ont si puissamment contribué à l'élévation de M. Pierce, ceux là ont rompu avec une presse idolâtrice et font entendre de dures vérités au président.

Quelle est donc la cause de ce subit revirement d'opinion? Qu'est-ce qui a pu amener cette désertion presque générale? M. Pierce, comme tous les esprits qui ne sont pas à la hauteur de la position que leur ont faite les circonstances, aurait il manqué, dès le principe, de cette fermeté qui est la principale vertu de l'homme d'État? Nous croyons que oui. Placé entre les abolitionistes du Nord et les partisans exaltés des droits du Sud, il s'a su ni braver les menaces des uns, ni fermer l'oreille aux sollicitations des autres. Il a voulu satisfaire tout le monde et n'a réussi qu'à exciter un mécontentement général. Qu'on jette plutôt les yeux sur les dépêches que nous transmet le télégraphe et sur les journaux qui nous arrivent des États où fourmillent les exécrables doctrines des Garrison, des Wendel Phillips et des fanatiques de leur trempe. Les négrophiles et les exaltés du Sud qui s'étaient coalisés pour assurer le triomphe de M. Pierce, n'ont pas pu obtenir l'un une ambassade importante, l'autre un consulat lucratif, celui-ci une place de collecteur de douane, celui-là un bureau de poste, que la division scinde de nouveau dans leurs rangs. Ils ne s'étaient momentanément rapprochés que pour satisfaire leurs avides convoitises. Voilà ce que M. Pierce n'a pas compris. Il a cru qu'en satisfaisant toutes les ambitions et toutes les cupidités, il parviendrait à réaliser son rêve d'une fusion de toutes les nuances du parti démocratique. Il doit comprendre aujourd'hui son erreur. Le bandeau est tombé des yeux de ceux qui pendant longtemps ont cherché à se faire illusion. M. Pierce au lieu d'inaugurer un nouvel ordre de choses, comme le promettaient ses amis, n'a pu jusqu'à ce moment que distribuer vaiguement des places à une horde d'affamés. Il est tombé lourdement du piédestal ou l'avait placé l'admiration de quelques âmes honnêtes. Il suit les vices avecques de ses prédécesseurs démocrates, il deposille les vaincus au profit des vainqueurs, il renouvelle sans tact le personnel administratif de l'Union, ignorant même si les gens qui lui sont recommandés par des cliques sans vergogne méritent l'honneur d'exercer les premiers emplois de la république. Et voilà le degré d'abaissement où en est arrivé ce gouvernement dont on nous promettait tant de merveilles!

On ne saurait cependant nier que M. Pierce soit arrivé au pouvoir avec la ferme résolution de faire respecter la Constitution et de justifier la confiance du peuple. Ses promesses solennelles ne pouvaient laisser aucun doute sur son excellentes intentions. Comment donc a-t-il failli à la tâche? Parce que c'est un esprit médiocre et que les circonstances exigeaient un homme d'une intelligence supérieure.

Si la presse whig était seule à exprimer de pareilles opinions, on pourrait peut-être mettre en doute sa bonne foi, mais elle ne fait malheureusement qu'formuler la pensée générale.

Nous extrayons les lignes suivantes de *Monthly Review de Putnam*, publication plutôt littéraire que politique, et qui compte dans l'Union plus de trente-cinq mille abonnés:

"La nouvelle administration, bien qu'elle date déjà de huit mois, n'a encore fait aucune déclaration formelle quant à la ligne de conduite qu'elle se propose de suivre nous ne pouvons pas, conséquemment, à nous occuper de cette partie de la question. Cependant M. Pierce a pris, en diverses occasions, bien entrevoir l'esprit dans lequel il comptait aborder les grandes difficultés qui l'entourent, nous croyons devoir signaler ce fait à l'attention de nos lecteurs.— Nous avons cru tout d'abord l'intention de porter un gouvernement démocratique sur le nouveau Président; nous avouons même que son élection nous avait fait concevoir les plus belles espérances, mais nous sommes forcés d'admettre, bien à regret, qu'il y a jusqu'à ce jour de cette belle espérance, que ceux et ceux d'un homme d'État à vues larges et magnanimes. Il a fait preuve au contraire, d'un misérable esprit de parti et mesquin, dans la distribution des places et le pouvoir des affaires, de ce fait et de ce jugement que résultera le malheur du peuple. Le gouvernement n'a pas été administré; M. Pierce y a complètement présidé."

"M. Pierce n'a montré, dans le choix de ses conseillers, et une merveilleuse perspicacité et un talent de premier ordre. Ce n'est pas un cabinet sensible, lorsqu'arrivé forcé au suffrage du peuple, immédiatement après avoir été élu de s'appuyer sur ses propres principes; son premier pas a trahi plutôt le désir de réunir toutes les fractions et de satisfaire tous les intérêts. Un whig de la Nouvelle Angleterre qui a le triste avantage de faire partie du cabinet de M. Tyler et qui n'a embrassé il que depuis peu les doctrines de la soi disant démocratie; un conservateur de New-York dont le nom ne rappelle aucune mesure importante mais qui s'entend on ne peut mieux à diriger les cliques qui ont été longtemps le boîte de cet Etat; un démagogue du Sud, connu par ses optimes exaltées, un négrophile de l'Ouest et des hommes inconnus venant d'endroits dont on ne voudrait pas se souvenir. Voilà les éléments dont se compose le cabinet de M. Pierce. Il est étrange composé ne rappelle le fameux inscription que Burke fit du cabinet ministériel de George Chatham:" "Une réunion monstrueuse, une monstrueuse, des courtisans et des patriotes, des amis du roi et des républicains."— De sorte que les ministres que M. Pierce a convoqués au même banquet, se repoussent avec dédaigneuse. Ils ont même fait obligés de tendre des cordons sous vos yeux:" "Monsieur, voilà votre place, s'il vous plaît!"—"Monsieur, vous avez une place ailleurs!"—Monsieur un tel, je vous fais mille excuses, M. Marcy et M. Cushing, vous, il est vrai, n'êtes pas ministres et ainsi jusqu'à ce que vous ayez été nommés à la place, mais les connaissez vous rien qui les distingue? Ne sont comme que dans des localités circonscrites, Et, malgré leur obscurité, ils prétendent pour eux la jouissance, le pouvoir et le pouvoir de désorganiser plus tard en eux des talents jusqu'ici ignorés, mais comme ils ont déjà assez l'âge et que qu'ils n'ont pas encore réussi à sortir de l'obscurité, il reste avéré que ce de notre médiocrité. Et leurs explications ne sont arrêtées, s'ils doivent franchement conservateurs ou partisans déclarés de la jeune Amérique, on serait pu se borner une idée des données probables de la nouvelle administration; mais ils ne se sont franchis ainsi rallier ni d'un côté ni de l'autre, et, depuis le jour qu'ils sont arrivés à Washington, on ne demande ce que nous réserve l'avenir et personne ne peut répondre. Un homme vraiment grand, qui veut diriger réellement un peuple, n'hésitera pas que les circonstances lui tracent une ligne de conduite; il s'entoure de conseillers aussi dévoués que lui; il ne se renferme pas en lui-même et ne va pas chercher son principal agent parmi des nullités.

"Aux États-Unis, le premier chose dont un président s'occupe, depuis quelques années, n'est malheureusement de distribuer des places. L'odieux les de proscription, dont M. Marcy s'est constitué le défenseur, en obligeant "que les dépouilles appartiennent aux vainqueurs", est loin qu'en, après tout, qu'une traduction non moins du peu mots de mesure a donné lieu à de telles ignominies, que presque tous les individus qui s'occupent de politique considèrent les revenus d'une place comme la récompense toute artistique des services qu'ils ont rendus à leur parti. On ne entend parler des droits qu'ils ont à un poste avec autant d'aplomb qu'on nomme parlerait d'une propriété qu'ils a été légué par testament ou en vertu de la tradition qui les a eu dès. Ils prennent cent quelques discours dans leurs districts, font mettre leurs noms parmi ceux des membres des comités, dépensent de l'argent dans les cabarets où se réunissent les électeurs, contribuent généreusement aux dépenses d'une élection, votent en faveur des candidats de leur parti, exprimant ensuite qu'ils méritent la place de collecteur de douane ou celle de chargé d'affaires. Ils ne prétendent en tout pas droit à leurs demandes, ils se posent en victimes."

"Rien de décrire les effets désastreux d'un pareil système! N'attaque-t-il pas les vertus publiques à leur source? Ne corrompt-il pas les électeurs? Ne change-t-il pas, en hommes personnelles ce qui ne devrait être que un conflit de grands principes? Ne fait-il pas de politique universel une mauvaise plaisanterie, en jouant une scène de fraudes? N'est-ce pas les encyclopédie pas indignes aux places les plus importantes? Ne jetons-t pas de la honte sur le gouvernement? Ne porte-t-il pas atteinte à la bonne renommée de nos institutions? N'expose-t-il pas le parti à une injustice corrompue? Ne prépare-t-il pas cette même ruine? N'avons-nous pas vu la grande ville de New-York forcée de se lever en masse pour chasser de son sein une bande de soldats de fortune contre lesquels les jurys, les législateurs et l'opinion publique avaient été impuissants?"

"Mais M. Pierce n'a même pas essayé de faire cesser cet état de choses (de proscription). Au contraire, son arrivée à Washington fut le signal de la réunion des affreux les vaincus aux places, depuis les mots de Postmaster jusqu'à celui de chargé de l'office Postdepots. Les bâtons de proie du Sud, les remords du Nord et même les longs dos solitaires de l'Ouest ont été irrégulier dans la capitale. De même que les mêmes ouvriers qui enlèvent les arches pour élever les vitrines des étalages, ils ont profité de la présidence, et ils ne cessent de les importuner, et, si le président n'en prend pas le parti, ils ne le laissent pas tranquille. Les bâtons de proie du Sud, les remords du Nord et même les longs dos solitaires de l'Ouest ont été irrégulier dans la capitale. De même que les mêmes ouvriers qui enlèvent les arches pour élever les vitrines des étalages, ils ont profité de la présidence, et ils ne cessent de les importuner, et, si le président n'en prend pas le parti, ils ne le laissent pas tranquille.

"Ainsi, le président, dans son système, n'a pas satisfaits ceux qui ont été les plus ardents à le porter au pouvoir. Il a voulu satisfaire tout le monde et n'a réussi qu'à exciter un mécontentement général. Qu'on jette plutôt les yeux sur les dépêches que nous transmet le télégraphe et sur les journaux qui nous arrivent des États où fourmillent les exécrables doctrines des Garrison, des Wendel Phillips et des fanatiques de leur trempe. Les négrophiles et les exaltés du Sud qui s'étaient coalisés pour assurer le triomphe de M. Pierce, n'ont pas pu obtenir l'un une ambassade importante, l'autre un consulat lucratif, celui-ci une place de collecteur de douane, celui-là un bureau de poste, que la division scinde de nouveau dans leurs rangs. Ils ne s'étaient momentanément rapprochés que pour satisfaire leurs avides convoitises. Voilà ce que M. Pierce n'a pas compris. Il a cru qu'en satisfaisant toutes les ambitions et toutes les cupidités, il parviendrait à réaliser son rêve d'une fusion de toutes les nuances du parti démocratique. Il doit comprendre aujourd'hui son erreur. Le bandeau est tombé des yeux de ceux qui pendant longtemps ont cherché à se faire illusion. M. Pierce au lieu d'inaugurer un nouvel ordre de choses, comme le promettaient ses amis, n'a pu jusqu'à ce moment que distribuer vaiguement des places à une horde d'affamés. Il est tombé lourdement du piédestal ou l'avait placé l'admiration de quelques âmes honnêtes. Il suit les vices avecques de ses prédécesseurs démocrates, il dépouille les vaincus au profit des vainqueurs, il renouvelle sans tact le personnel administratif de l'Union, ignorant même si les gens qui lui sont recommandés par des cliques sans vergogne méritent l'honneur d'exercer les premiers emplois de la république. Et voilà le degré d'abaissement où en est arrivé ce gouvernement dont on nous promettait tant de merveilles!

On ne saurait cependant nier que M. Pierce soit arrivé au pouvoir avec la ferme résolution de faire respecter la Constitution et de justifier la confiance du peuple. Ses promesses solennelles ne pouvaient laisser aucun doute sur son excellentes intentions. Comment donc a-t-il failli à la tâche? Parce que c'est un esprit médiocre et que les circonstances exigeaient un homme d'une intelligence supérieure.

Si la presse whig était seule à exprimer de pareilles opinions, on pourrait peut-être mettre en doute sa bonne foi, mais elle ne fait malheureusement qu'formuler la pensée générale.

Nous extrayons les lignes suivantes de *Monthly Review de Putnam*, publication plutôt littéraire que politique, et qui compte dans l'Union plus de trente-cinq mille abonnés:

"La nouvelle administration, bien qu'elle date déjà de huit mois, n'a encore fait aucune déclaration formelle quant à la ligne de conduite qu'elle se propose de suivre nous ne pouvons pas, conséquemment, à nous occuper de cette partie de la question. Cependant M. Pierce a pris, en diverses occasions, bien entrevoir l'esprit dans lequel il comptait aborder les grandes difficultés qui l'entourent, nous croyons devoir signaler ce fait à l'attention de nos lecteurs.— Nous avons cru tout d'abord l'intention de porter un gouvernement démocratique sur le nouveau Président; nous avouons même que son élection nous avait fait concevoir les plus belles espérances, mais nous sommes forcés d'admettre, bien à regret, qu'il y a jusqu'à ce jour de cette belle espérance, que ceux et ceux d'un homme d'État à vues larges et magnanimes. Il a fait preuve au contraire, d'un misérable esprit de parti et mesquin, dans la distribution des places et le pouvoir des affaires, de ce fait et de ce jugement que résultera le malheur du peuple. Le gouvernement n'a pas été administré; M. Pierce y a complètement présidé."

"M. Pierce n'a montré, dans le choix de ses conseillers, et une merveilleuse perspicacité et un talent de premier ordre. Ce n'est pas un cabinet sensible lorsqu'arrivé forcé au suffrage du peuple, immédiatement après avoir été élu de s'appuyer sur ses propres principes; son premier pas a trahi plutôt le désir de réunir toutes les fractions et de satisfaire tous les intérêts. Un whig de la Nouvelle Angleterre qui a le triste avantage de faire partie du cabinet de M. Tyler et qui n'a embrassé il que depuis peu les doctrines de la soi disant démocratie; un conservateur de New-York dont le nom ne rappelle aucune mesure importante mais qui s'entend on ne peut mieux à diriger les cliques qui ont été longtemps le boîte de cet Etat; un démagogue du Sud, connu par ses optimes exaltées, un négrophile de l'Ouest et des hommes inconnus venant d'endroits dont on ne voudrait pas se souvenir. Voilà les éléments dont se compose le cabinet de M. Pierce. Il est étrange composé ne rappelle pas la fameuse inscription que Burke fit du cabinet ministériel de George Chatham:" "Une réunion monstrueuse, une monstrueuse, des courtisans et des patriotes, des amis du roi et des républicains."— De sorte que les ministres que M. Pierce a convoqués au même banquet, se repoussent avec dédaigneuse. Ils ont même fait obligés de tendre des cordons sous vos yeux:" "Monsieur, voilà votre place, s'il vous plaît!"—"Monsieur, vous avez une place ailleurs!"—Monsieur un tel, je vous fais mille excuses, M. Marcy et M. Cushing, vous, il est vrai, n'êtes pas ministres et ainsi jusqu'à ce que vous ayez été nommés à la place, mais ne connaissez vous rien qui les distingue? Ne sont comme que dans des localités circonscrites, Et, malgré leur obscurité, ils prétendent pour eux la jouissance, le pouvoir et le pouvoir de désorganiser plus tard en eux des talents jusqu'ici ignorés, mais comme ils ont déjà assez l'âge et que qu'ils n'ont pas encore réussi à sortir de l'obscurité, il reste avéré que ce de notre médiocrité. Et leurs explications ne sont arrêtées, s'ils doivent franchement conservateurs ou partisans déclarés de la Jeune Amérique, on serait pu se borner une idée des données probables de la nouvelle administration; mais ils ne se sont franchis ainsi rallier ni d'un côté ni de l'autre, et, depuis le jour qu'ils sont arrivés à Washington, on ne demande ce que nous réserve l'avenir et personne ne peut répondre. Un homme vraiment grand, qui veut diriger réellement un peuple, n'hésitera pas que les circonstances lui tracent une ligne de conduite; il s'entoure de conseillers aussi dévoués que lui; il ne se renferme pas en lui-même et ne va pas chercher son principal agent parmi des nullités.

"Aux États-Unis, le premier chose dont un président s'occupe, depuis quelques années, n'est malheureusement de distribuer des places. L'odieux les de proscription, dont M. Marcy s'est constitué le défenseur, en obligeant "que les dépouilles appartiennent aux vainqueurs", est loin qu'en, après tout, qu'une traduction non moins du peu mots de mesure a donné lieu à de telles ignominies, que presque tous les individus qui s'occupent de politique considèrent les revenus d'une place comme la récompense toute artistique des services qu'ils ont rendus à leur parti. On ne entend parler des droits qu'ils ont à un poste avec autant d'aplomb qu'on nomme parlerait d'une propriété qu'ils a été légué par testament ou en vertu de la tradition qui les a eu dès. Ils prennent cent quelques discours dans leurs districts, font mettre leurs noms parmi ceux des membres des comités, dépensent de l'argent dans les cabarets où se réunissent les électeurs, contribuent généreusement aux dépenses d'une élection, votent en faveur des candidats de leur parti, exprimant ensuite qu'ils méritent la place de collecteur de douane ou celle de chargé d'affaires. Ils ne prétendent en tout pas droit à leurs demandes, ils se posent en victimes."

"Rien de décrire les effets désastreux d'un pareil système! N'attaque-t-il pas les vertus publiques à leur source? Ne corrompt-il pas les électeurs? Ne change-t-il pas, en hommes personnelles ce qui ne devrait être que un conflit de grands principes? Ne fait-il pas de politique universel une mauvaise plaisanterie, en jouant une scène de fraudes? N'est-ce pas les encyclopédie pas indignes aux places les plus importantes? Ne jetons-t pas de la honte sur le gouvernement? Ne porte-t-il pas atteinte à la bonne renommée de nos institutions? N'expose-t-il pas le parti à une injustice corrompue? Ne prépare-t-il pas cette même ruine? N'avons-nous pas vu la grande ville de New-York forcée de se lever en masse pour chasser de son sein une bande de soldats de fortune contre lesquels les jurys, les législateurs et l'opinion publique avaient été impuissants?"

"Mais M. Pierce n'a même pas essayé de faire cesser cet état de choses (de proscription). Au contraire, son arrivée à Washington fut le signal de la réunion des affreux les vaincus aux places, depuis les mots de Postmaster jusqu'à celui de chargé de l'office Postdepots. Les bâtons de proie du Sud, les remords du Nord et même les longs dos solitaires de l'Ouest ont été irrégulier dans la capitale. De même que les mêmes ouvriers qui enlèvent les arches pour élever les vitrines des étalages, ils ont profité de la présidence, et ils ne cessent de les importuner, et, si le président n'en prend pas le parti, ils ne le laissent pas tranquille. Le républicain remarque qu'il est par un spectacle aussi ignoble, lorsque les dépouilles d'Antioche furent abandonnées aux soldats victorieux. Les [illegible] les harpies [illegible], les [illegible] tribuns, les hommes riches en quête d'honneur avient à leur suite des agents, et recueillent [illegible] en présent à Washington. Les pauvres en quête de fortune changeaient de leurs enseignes des hommes haut placés. D'autres, avec l'impudeur qui caractérise le propriétaire d'un cabaret de village, se postaient aux coins des rues et chantaient leurs propres louanges. On a vu même des femmes faire et implorer les faveurs de pouvoir pour leurs maris, leurs amants ou leurs amis. Ceux de nos lecteurs qui ont parcouru les villes d'Italie savent qu'à Naples ou à Rome les voyageurs sont constamment environnés de mendiens et de bateleurs dont ils ne peuvent se débarrasser. Eh bien! Washington nous offrait naguère le même spectacle. Mais hélas, le Roi de bazzarenne n'étaient des citoyens américains qui tendaient la main. Le rouge de la honte nous monte à la figure lorsque nous voyons ainsi le nom les yeux des descendants de Washington, de Jefferson, de Macon et de Jay. O ciel de [illegible]! les places inspirant à ces pères le plus profond dédain quand ils y étaient par appelés par leurs concitoyens. Mais vous nies, vous, les solliciter; vous rampez devant les hommes de pouvoir pour obtenir la grâce d'un emploi, vous achetez les places que vous occupez, et votre président qui, à défaut de l'austère droiture de la vieillesse, devrait en même éprouver le dégoût qu'inspirent aux âmes pures de pareilles bassesses, ne craint pas d'encourager et de protéger cet avilissement!"

Voilà des paroles bien dures, mais ne sont-elles pas méritées?

ARRIVEE DE L'*ARCTIC*.

Le steamer *Arctic*, venant de Liverpool, est arrivé à New York le 18 de courant. Les nouvelles qu'il apporte vont jusqu'au 7.

La question d'Orient n'avait pas été décidée. On ne connaissait pas encore les intentions du czar. Le sultan avait expédié aux quatre puissances une note dans laquelle il expliquait sa position.

Le bruit courait que la France avait annoncé au sultan que tout ce qu'il ferait en dehors de la ligne de conduite conseillée par les autres puissances, serait aux risques et périls de l'empire Ottoman.

La malle du Nord est arrivée hier et nous a apporté les dates les plus récentes.

BUREAU DE SANTÉ.—A dater d'aujourd'hui, le Bureau de Santé de notre ville ne fera plus de rapport quotidien, mais publiera un tableau hebdomadaire.

MOBILE—Nous annonçons avec plaisir que la fièvre qui récemment depuis quelque temps à Mobile, perd chaque jour de son intensité. Le Bureau de Santé ne constatait, pour les vingt-quatre heures expirées le 22 du courant, à 6 heures du soir, que treize décès dont onze de fièvre jaune.

L'argent que l'on transmet de toutes parts à Mobile, mettent les Sociétés de Bienfaisance de cette ville à même de pourvoir amplement aux besoins des malades.

Théâtre d'Orléans.

Nous apprenons que le directeur du théâtre d'Orléans a ré-engagé M. Berdas en qualité de premier fort tenor. C'est une excellente nouvelle que nous annonçons avec plaisir. La correspondance qui nous donne cette information ajoute qu'un jeune premier, M. Beaujon, avait été engagé en remplacement de M. Lemoine. La compagnie a dû s'embarquer le 15 septembre, à bord de la *Belle Assise*.

ELECTIONS DANS L'ÉTAT DU MAINE. — D'après les dernières nouvelles reçues du Maine, le Sénat se compose de 11 whigs et de 8 démocrates, la Législature devra être douze autres membres. La Chambre des Représentants se compose jusqu'à présent, de 66 whigs, 54 démocrates, 14 démocrates indépendants et 8 abolitionistes. On ignore encore le résultat des élections dans quinze autres districts, les whigs emportent ceux dans six districts.

MME STOWE—Mme H. B. STOWE, le trop célèbre auteur de *Uncle Tom's Cabin*, se trouvait parmi les passagers qui sont arrivés à New-York, le 18 du courant, à bord du steamer *Arctic*. Mme Stowe revient dans son pays, après avoir essayé des débuts en Europe où elle avait été chercher de magnifiques triomphes. Le refus de la reine d'Angleterre de recevoir cette célèbre écrivaine, a été exploité par les journaux de Paris, ont dû lui paraître bien amers à cœur des louanges que les fanatiques du Nord chantent encore en son honneur. Le souvenir de ce qu'elle a souffert dans le Vieux Monde sera un châtiment mérité de l'injustice qu'elle a commise envers les États du Sud, en présentant leurs institutions sous un jour odieux.

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DE NEW-YORK, DE L'ATLANTIQUE ET DU PACIFIQUE.—Cette Compagnie à laquelle la Législature de New York vient d'accorder une charte, s'est réunie vendredi dans la ville de New York. Les fonds de souscription ont été ouverts malgré l'absence de la plupart des commissaires désignés dans la Charte.

M. ROBERT J. WALKER a nommé *six millions de piastres* et le Dr Newcomb en a nommé *personnes, deux millions huit cent mille*. Puis la Compagnie a décidé qu'une nouvelle assemblée se serait convoquée que le 1er octobre.

Le fonds capital de la Compagnie est de cent millions de piastres. La dixième classe de la Charte déclare que chaque actionnaire est responsable de toutes les dettes de la Compagnie jusqu'à concurrence du montant auquel il aura souscrit et qu'il n'aurait pas entièrement payé, la responsabilité de chaque actionnaire s'étend aussi aux sommes dûes aux ouvriers et autres personnes employées à la construction du chemin. Il est également spécifié dans la Charte que les actionnaires pourront, après que toutes les actions auront été prises, procéder à l'élection d'un président et des autres officiers de la Compagnie. Celle-ci a le droit, d'après sa Charte, de construire un chemin de fer jusqu'à l'Océan Pacifique. La voie passera, avec le consentement des États-Unis, à travers n'importe quels territoires appartenant au gouvernement et à travers le territoire de n'importe quel État, pourvu que cet État y consente.

CHRONIQUE LOCALE.

Rapport des Inhumations dans les différents cimetières pendant les vingt-quatre heures expirées le 24 du courant, à 6 heures du matin:

	Fièvre jaune.	Autres maladies.	Total
Cypress Grove No 1	0	1	1
Cypress Grove No 2	2	3	5
Cim. de l'Hôpital de Charité,	3	2	5
Cimetière St Patrick,	1	2	3
Cim. Catholique No 1, 3e dist.	1	0	1
Cim. Catholique No 2, 4me dist.,	0	3	3
St Vincent de Paule, 3e dist.,	4	6	10
Do. de Lafayette, 5e dist.	0	3	3
Do. des Hébreux, do	1	0	1
Total,	13	22	34

Inhumations dans les différents cimetières de la Ville pendant les vingt quatre heures expirées le 25 du courant, à 6 heures du matin.

	Fièvre jaune.	Autres maladies.	Total
Cypress Grove No 1,	4	5	9
Cim. de l'Hôpital de Charité,	4	1	5
Cimet. de Saint-Louis,	4	1	5
Cimet. catholique No 1, 3e dist.	1	2	3
Do. No 2,	0	3	3
St-Vincent de Paule, 3e dist.	4	2	6
" de Lafayette, 5e dist.	3	5	8
" des Hébreux,	0	1	1
	16	19	35

Hôpital de Charité.—Officiel.

Rapport de l'Hôpital de Charité pour les vingt-quatre heures expirées le vingt-huit 25 du courant, à minuit:

Admis, ... 22
Remvoyés guéris, 11
Décès, ... 7 dont 5 de fièvre jaune.
H. VANDERLINDEN, consul.

Nlle-Orléans, 26 septembre 1853.

TENTATIVE D'EMPOISONNEMENT.—Le remorqueur Winter a fait naître, samedi dernier, à Washington, et à l'a engagé devant le Premier Cour de District, dont le procès fut mis en la 13 de son ressort, contre deux d'avoir mis sous les mains d'une jeune quaker du nom de Edward St Clair, des matières combustibles qu'il prétendait le brûler. Le jeune quaker a reçu une forte dénée dans la rue de Cirque, contre Greenville et Pennsylvania. Le sieur a [illegible] d'administrer le prévenu sous caution.

HOMICIDE—Une rixe s'en fou, vendredi soir, sur le marché aux légumes du deuxième district, entre Antonio Aguil ard et José Domingo de Orta.

Bernardo Gonzalez, dans un affidavit fait devant le recorder, déclare que, vendredi dernier, à environ 9 heures du soir, Aguilard se rendit en marché avec Jaramon pour vendre du poisson et des chevrettes, lorsque José Domingo s'approcha de lui et lui demanda le prix des chevrettes. Aguilard avait répondu qu'il les lui vendrait à raison de 25 par pièce. Orta lui adressa des paroles grossières et fait par la frapper. Le sieur Gonzalez s'étendoient l'un par l'autre, Aguilard reçut quatre coups de poignard et rentra; mais comme Orta le poursuivait toujours, il tira un pistolet et s'écria: "Orta, vous mérite blessé mortelle-ment, mais avant d'expirer je me vengerai." Il se précipitait de nouveau Orta sur l'autre, et Aguilard [illegible] un [illegible] et [illegible] [illegible] [illegible]